

Écrits d'ici



Le Casino de Monte-Carlo. (DR)

Stefan Zweig

FOLIE DU JEU À MONTE-CARLO

Dans cette rubrique, nous publions des extraits de romans dont l'action se déroule dans notre région.

Aujourd'hui, Vingt-quatre heures de la vie d'une femme de Stefan Zweig.

Mrs. C... raconte une journée passée à Monte-Carlo.

La seconde année de mon veuvage, c'est-à-dire la quarante-deuxième année de ma vie, au cours de cette fuite inavouée devant l'existence, sans intérêt pour moi, et devant un temps qu'il était impossible de tuer, je m'étais rendue, au mois de mars, à Monte-Carlo. À parler sincèrement c'était par ennui, pour échapper à ce vide torturant de l'âme qui est en nous comme une nausée et qui voudrait tout au moins trouver une diversion dans de petits excitants extérieurs... J'allai souvent au casino. C'était pour moi une excitation que de voir passer fiévreusement sur la figure d'autrui du bonheur ou de l'accablement, tandis qu'en moi-même aucun flot vital ne remuait... C'est là que commencèrent ces vingt-quatre heures qui furent plus émouvantes que tout le jeu du monde et qui bouleversèrent mon destin pour des années.

Dans la salle de jeu, Mrs. C...

découvre un jeune homme qui commence par gagner, puis finit par tout perdre. Elle le voit sortir puis s'effondrer sur un banc, sur la place du casino. La pluie se met à tomber.

C'est plus fort que moi, je ne pus agir différemment. D'un bond, je passai sous les baguettes liquides et brutales de la pluie et je secouai sur son banc ce paquet humain tout ruisselant d'eau.

- « Venez ! » Fis-je en lui saisissant le bras. Une chose indéfinissable me regarda fixement et avec peine. Une espèce de mouvement sembla vouloir se développer lentement en lui, mais il ne comprenait pas.

- « Venez ! » Dis-je en tirant encore la manche toute mouillée, et cette fois-ci déjà presque en colère...

- « Où habitez-vous ? »

- « Je n'ai pas d'habitation... Je suis venu de Nice ce soir même. On ne peut pas aller chez moi... »

Le mieux, après une rapide réflexion, me parut être de le con-

duire dans un hôtel, de lui glisser alors de l'argent dans la main, pour qu'il pût payer sa chambre et, le lendemain, rentrer à Nice : je ne pensais pas à autre chose. Et comme maintenant les voitures passaient hâtivement devant le casino, j'en appelai une, dans laquelle nous montâmes. Lorsque le cocher demanda où nous voulions aller, je ne sus d'abord que répondre. Mais, songeant soudain que cet homme mouillé de part en part et ruisselant d'eau qui était à côté de moi ne serait admis dans aucun des bons hôtels, et d'autre part, en femme sans expérience que j'étais, ne pensant nullement à la possibilité d'une équivoque, je me contentai de dire au cocher : - « Dans un petit hôtel quelconque. »

Mrs. C... et le jeune homme arrivent à l'hôtel. Le jeune homme finit par entraîner Mrs. C... dans sa chambre...

Vous me dispenserez de vous raconter ce qui se passa alors dans cette chambre : je n'ai jamais oublié ni n'oublierai aucune seconde de cette nuit. Car, là, j'ai lutté avec un être humain, pour sauver sa vie, oui, je le répète, il s'agissait dans cette lutte, de la vie ou de la mort d'un homme.

Chacun de mes nerfs sentait trop infailliblement que cet étranger, que cet homme, déjà à demi perdu, s'attachait à la dernière planche de salut, avec toute l'ardeur et la passion de quelqu'un qui est mortellement menacé. Il s'accrochait à moi comme celui

qui déjà sent sous lui l'abîme. Quant à moi, je déployai toutes mes ressources, tout ce qu'il y avait en moi, pour le sauver... Cette nuit fut tellement remplie de luttes et de paroles, de larmes et de supplication, d'ivresse qu'elle me parut durer mille ans et que nous - ces deux êtres humains qui chancelaient enlacés vers le fond de l'abîme, l'un portant en lui la folie de la mort, l'autre sans sentiment - nous sortîmes complètement transformés de cette lutte mortelle, différents, entièrement changés, avec un autre esprit et une autre sensibilité.

Mrs. C... reçoit les confidences du jeune homme : d'origine polonaise, résidant à Nice, il a été ruiné une première fois et a volé des bijoux (dont une parure en pierres précieuses) à sa sœur pour pouvoir venir à Monaco et espérer refaire sa fortune.

Aussi, je considérai comme mon premier devoir de persuader amicalement mon protégé improvisé de quitter aussitôt Monte-Carlo où la tentation était très dangereuse ; il fallait que le jour même il partît retrouver sa famille avant que la disparition des bijoux fût remarquée et que son avenir fût

ruiné pour toujours. Je lui promis de l'argent pour le voyage et pour le dégage-ment de la parure mais seulement à la condition qu'il prît le train le jour même et qu'il me jurât sur son honneur qu'il ne toucherait plus une carte ou ne participerait plus à aucun jeu de hasard...

Je lui remis l'argent nécessaire pour le voyage et pour le dégage-ment de la parure. Nous convînmes qu'il prendrait son billet au chemin de fer ; puis, le soir, à sept heures,

nous nous rencontrerions dans le hall de la gare une demi-heure avant le départ du train qui, par Gênes, le ramènerait chez lui. Lorsque je voulus lui tendre les cinq billets de banque, ses lèvres devinrent d'une pâleur singulière :

- « Non... pas d'argent... Je vous en prie, pas d'argent ! » fit-il entre ses dents tandis que ses doigts tremblants se reculaient avec nervosité et agitation.

- « Pas d'argent... Pas d'argent... je ne puis pas le voir », répéta-t-il encore une fois, comme physiquement terrassé par la crainte et le dégoût.

Mais j'apaisai son scrupule en disant que ce n'était qu'un prêt et que, s'il se sentait gêné, il n'avait

« Cette nuit fut tellement remplie de luttes et de paroles, de larmes et de supplication, d'ivresse, qu'elle me parut durer mille ans »

qu'à m'en donner un reçu. Ce soir, à sept heures, dans le hall de la gare, nous prendrions congé l'un de l'autre...

Je rentrais en toute hâte à mon hôtel. À peine y fus-je et m'y trouvais-je seule que j'éprouvai un sentiment de vide et d'abandon, et que le désir d'être auprès de ce jeune homme que je devais laisser aujourd'hui pour toujours m'étreignit avec fureur. J'allais et venais dans ma chambre, j'ouvrais sans motif des tiroirs, je changeais de costume et de rubans, pour me trouver brusquement devant le miroir, me demandant, d'un œil inquisiteur, si, ainsi parée, je ne pourrais pas attacher son regard sur moi. Subitement, je me compris : faire tout pour ne pas le quitter ! Et, en l'espace d'une seconde, toute de véhémence, ce désir devint une résolution.

Je courus trouver le portier de l'hôtel, lui annonçant que je partais le jour même par le train du soir...

Décidée à partir avec le jeune homme, Mrs. C... prépare ses bagages.

Je me représentais par avance tout ce que serait cette surprise : comment je l'accompagnerais jusqu'au train, et, lorsqu'au dernier, au tout dernier moment, il me tendrait déjà la main pour l'adieu final, comment je suivrais brusquement dans le wagon le jeune homme étonné, pour être avec lui, cette nuit-là, la nuit suivante, tant qu'il me voudrait...

Le temps pressait ; il pouvait être près de six heures, tout au plus il restait vingt minutes jusqu'au départ du train...

Je me précipitai vers la porte de sortie, sous les yeux étonnés des domestiques, et puis je courus dans la rue et vers la gare.

À la gesticulation du commissionnaire qui attendait là avec les bagages, je compris déjà de loin qu'il était grand temps. Avec une fureur aveugle, je m'élançai vers la grille d'accès au quai, mais là l'employé m'arrêta. J'avais oublié de prendre mon billet. Et pendant que, presque avec violence, j'essayais de l'amener à me laisser malgré tout aller jusqu'à la voie, le train se mettait déjà en marche : je regardai fixement, en tremblant de tous mes membres pour saisir au moins en-

core un regard, de l'une des fenêtres des wagons, au moins un geste d'adieu, un salut. Mais, par suite de la marche rapide du train, il ne m'était plus possible d'apercevoir son visage. Les voitures roulaient toujours plus vite et, au bout d'une minute il ne resta plus devant mes yeux obscurcis qu'un nuage noir et fumeux...

Ce que je fis ensuite ne pouvait être également que stupide : c'était une folie, même une bêtise, j'ai presque honte de le raconter... je cherchai à le retrouver, c'est-à-dire j'essayai d'évoquer chaque moment que j'avais passé avec lui... J'étais attirée furieusement vers les endroits où, la veille, nous avions été ensemble, vers le banc du parc d'où je l'avais entraîné, vers la salle de jeu où je l'avais vu pour la première fois...

Je me rendis d'abord dans la salle de jeu, pour chercher la table où avait été sa place et pour y revoir, par l'imagination, parmi toutes ces mains, les siennes... Et, là, il se produisit quelque chose de singulier... Là, exactement à l'endroit que je m'étais représenté, là, il se trouvait assis, lui-même, en personne.

Le jeune homme n'avait pas pris le train et était venu rejouer au casino l'argent que lui avait donné Mrs. C... pour le voyage !

Dans une brusque résolution, je fis le tour de la table, j'allai derrière lui et ma main saisit brusquement son épaule. Son regard chavira : pendant une seconde, il me dévisagea, les prunelles vitreuses et comme quelqu'un qu'on ne connaît pas, absolument pareil à un ivrogne qu'on a de la peine à secouer de son sommeil et dont les yeux sont encore brouillés par les vapeurs grises et fumeuses qu'il y a en lui. Puis il sembla me reconnaître ; sa bouche s'ouvrit en tremblant ; il me regarda d'un air heureux et balbutia tout bas avec familiarité où il y avait à la fois de l'égarément et du mystère.

Ma patience était à bout. Je le secouai encore une fois, mais maintenant avec violence :

« Ce que je fis ensuite ne pouvait être également que stupide : c'était une folie, même une bêtise, j'ai presque honte de le raconter... »

- « *Levez-vous immédiatement !* » À l'instant même...

Alors se produisit quelque chose de tout à fait inattendu. Il se retourna soudain ; le visage qui me regardait maintenant n'était plus celui d'un homme humble et confus, mais celui d'un furieux, d'un être possédé par la colère, dont les yeux brûlaient et dont les lèvres frémissaient de rage.

- « *Fichez-moi la paix !* », s'écria-t-il. « *Allez-vous en ! Vous me portez malheur. Toujours, lorsque vous êtes là, je perds. Ça a été le cas hier, et aujourd'hui encore. Allez-vous en !* »

Je fus un moment comme sidérée.

Mais ensuite, devant sa folie, ma colère déborda.

- « *Je vous porte malheur ?*

L'apostrophaï-je. *Menteur, voleur, vous qui m'aviez juré !* »

Mais je m'arrêtai là, car l'enragé bondit de sa place et me poussa en ar-

rière, indifférent au tumulte qui s'élevait...

Je me précipitai hors de la salle ; j'eus encore assez de force pour aller tout droit jusqu'au banc, au banc sur lequel la veille ce possédé s'était effondré. Et, aussi faible, aussi épuisée et brisée que lui, je me laissai tomber sur le bois dur et impitoyable...

Dix heures : il y avait exactement vingt-quatre heures depuis cette affreuse rencontre ; vingt-quatre heures tellement remplies par la tempête bouleversante des sentiments les plus étranges que mon âme en était brisée pour toujours...

Quelques années plus tard, le hasard met Mrs C... en face d'un membre la famille du jeune homme.

Quand je rencontraï un jour dans une société l'attaché de la légation d'Autriche, un jeune Polonais, et qu'à une question que je lui posai sur la famille de l'homme dont j'avais partagé la couche une nuit, il me répondit que l'un des membres, son cousin précisément, s'était suicidé dix ans auparavant, à Monte-Carlo, je ne sourcillai même pas...



L'auteur, le livre

Né à Vienne en 1881, Stefan Zweig est un écrivain autrichien qui a marqué son époque. Faisant partie de l'*intelligentsia* juive de la capitale autrichienne, il quitta son pays en 1934, à cinquante-trois ans, en raison de la montée du nazisme.

Il parcourra l'Europe, se réfugiera à Londres puis au Brésil. C'est là qu'en 1942, à l'âge de 60 ans, ne supportant plus la montée de la vieillesse, la maladie de sa femme et l'abomination de la guerre, il se suicidera en compagnie de son épouse.

Vingt-quatre heures de la vie d'une femme (Vierundzwanzig Stunden aus dem Leben einer Frau) est un court roman publié en 1927. Il évoque l'enfer du jeu au casino de Monte-Carlo et la vaine tentative que d'une aristocrate anglaise pour en dé-

tourner un jeune homme. Le récit est intense. Il montre que vingt-quatre heures suffisent pour changer la vie d'un individu.

Dans ce court roman qui, dit-on, a beaucoup frappé son ami Sigmund Freud, Zweig se révèle maître dans l'art de la psychologie, dans l'analyse du coup de foudre et de l'addiction au jeu.

Il décrit l'expression d'une pitié en laquelle se mélangent les sentiments d'amour et de devoir. En l'espace de vingt-quatre heures l'existence d'un individu se transforme en destin.

On lui doit aussi notamment *Amok*, *La Pitié dangereuse*, *La Confusion des sentiments* et *Le Joueur d'échecs*.

ANDRE PEYREGNE
magazine@nicematin.fr

CASINO
BANDOL

GRUPE
nice-matin

PRÉSENTENT

LES AOÛTIENNES

BANDOL

MARDI 2 AOÛT

FEU! CHATTERTON

MERCREDI 3 AOÛT

CARRÉ BLANC

TUBES ANNÉES 60
ROCK-ELECTRO

JEUDI 4 AOÛT

GIPSY KINGS

Feat
TONINO BALIARDO

VENDREDI 5 AOÛT

MICHAEL JONES

ALLÉES
ALFRED
VIVIEN

ENTRÉE
LIBRE

NOSTALGIE

TOURON 93.7

www.lesaoutiennesbandol.fr